

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Marie-Renée Lavoie, Stéphanie Meunier, Dany Laferrière

Jean-François Crépeau

Number 151, Fall 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69890ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Crépeau, J.-F. (2013). Review of [Marie-Renée Lavoie, Stéphanie Meunier, Dany Laferrière]. *Lettres québécoises*, (151), 22–23.



MARIE-RENÉE LAVOIE

Le syndrome de la vis

Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2012, 216 p., 22 \$.

L'éloquence de l'insomnie

Un premier roman à succès est parfois un mirage. Il arrive aussi qu'un tel récit annonce une œuvre qui ne demande qu'à s'exprimer, à se bonifier. Ce fut le cas de *La petite et le vieux* de Marie-Renée Lavoie. On s'est donc bousculé au portillon de son talent pour voir si son second opuscule était aussi bien tourné.

Dans *Le syndrome de la vis*, une professeure de français au cégep raconte. La trame se confond avec son existence, au-dessus de laquelle l'épée de Damoclès de l'insomnie chronique est suspendue. Josée Gingras, la prof, doit composer avec ce mal et les effets pervers qu'il a sur son caractère. Par exemple, lorsque le cellulaire d'un élève sonne en classe et qu'elle le réduit en miettes pour le faire taire. Elle regrette une telle réaction, conclut que la parade des nuits blanches doit cesser et que quelques jours de congé lui feront grand bien.

La bande à Josée

Dans l'immeuble qu'elle habite avec Philippe, son amoureux, vit une faune humaine bigarrée et sympathique composée de Joseph, le jeune camelot, de son père Mario, de M^{me} Nadeau, de Margo, la pianiste, et de Trois, le chat. Quant à la famille de Josée, il y a le père translucide qui, même décédé, est présent dans le quotidien de sa fille. Il y a Madeleine, la mère, que Josée aime bien, mais préfère garder à distance pour éviter qu'elle ne l'envahisse. Enfin, il y a Paul, son frère médecin, père de quatre enfants, dont Arthur, l'archétype d'adolescent, et son épouse Marie, la parfaite Marie que Josée ne sera jamais.

Les aventures du personnage principal peuvent sembler irréelles, mais elles sont constamment ramenées au concret. Je pense ici à la cage d'escalier de son immeuble, lieu de rencontres où chacun fait partie de la vie de chacun. C'est grâce à ces gens, et à ses insomnies, que Josée comprend qu'elle n'a jamais aimé Philippe autrement que pour le bien-être d'une vie commune sans passion.

L'altruisme de Josée

Les péripéties que l'héroïne traverse lui permettent de conclure un cycle de vie dominé par les insomnies qui minent son existence. Quelques événements suffisent pour y mettre un point final, dont une visite à la cabane à sucre de la famille de Marco et Joseph qui l'amène à recentrer ses propres valeurs familiales. Il y a aussi le départ de Philippe, le retour au travail et à la réalité de sa vie de professeure pour qui l'interaction avec les élèves est essentielle.

Cette histoire a un charme fou, que l'écriture fluide et inventive de la romancière accentue. Petit à petit, on comprend que *Le syndrome de la vis* n'est autre que l'altruisme viscéral de Josée Gingras qui la trouble au point de la soumettre au caprice des nuits d'insomnie. Le rythme du roman permet à de longues phrases de s'y glisser pour exprimer le mouvement de l'âme des personnages, car Marie-Renée Lavoie sait raconter des histoires de façon percutante et maîtrisée.



STÉPHANI MEUNIER

On ne rentre jamais à la maison

Montréal, Boréal, 2013, 160 p., 20,95 \$.

Dans la bulle de Stéfani Meunier

Le nom de Stéfani Meunier est inscrit en majuscules dans la courte liste des romanciers dont je ne veux pas rater les histoires, livre après livre. La raison est fort simple : elle a rapidement su imposer son style fait d'atmosphères que distillent la trame de ses récits et l'émotion de ses personnages inventés, si semblables aux gens croisés dans la rue sans qu'on puisse saisir leur regard presque naïf.

De l'émotion, il y en a beaucoup dans ce quatrième roman. Tout de cette histoire gravite autour d'un personnage, Charlie, une enfant disparue à l'âge de 12 ans après qu'elle eut tenté avec son ami Pierre-Paul de passer de l'autre côté du miroir des rêves, au pays de l'imaginaire. Charlie, plus grande que nature à cause du mystère qui l'entoure et que rien ne peut effacer de la mémoire de sa famille ou de Pierre-Paul.

Avenue Lorne

C'est ce garçon qui fait la narration de la première partie du récit. Il y relate dans le détail qui était Charlie, cette amie avec qui il a partagé des aventures inexplicables, sinon par le génie créateur qui transporte les enfants dans la dimension de l'onirisme ludique. Trop jeune pour aimer parce qu'ignorant la nature de ce sentiment, Pierre-Paul comprend à quarante ans que son amitié pour Charlie était le prélude à ses futures impossibles amours.

Au cœur du mystère qu'entretiennent Charlie et Pierre-Paul, il y a cette maison de l'avenue Lorne où habitait la famille du garçon, devenue pour lui le château en Espagne de ses rêves, un lieu aux pouvoirs surnaturels devenu l'espace clos où doit toujours habiter l'esprit de Charlie.

La sœur invisible de Clara

Mais il n'y a pas que Pierre-Paul qui raconte son amie. Il y a aussi Clara. Jeune femme dans la trentaine, mère d'un fils prénommé Charles et enceinte d'une fille, Clara a été conçue parce que Charlie, sa sœur, avait disparu. C'est elle qui nous apprend ce que fut sa vie de famille ;



MARIE-RENÉE LAVOIE



STÉFANI MEUNIER

elle qui raconte comment elle a vécu dans l'ombre d'une inconnue représentée par une seule et unique photo régnant sur la maisonnée en maître absolu.

Clara n'a pourtant rien à voir avec cette Charlie. Rien de sa beauté un peu sauvage, rien de son intérêt pour le paranormal, rien de son caractère bien trempé. Mais le destin l'a obligée à mener en parallèle sa propre existence et celle de sa sœur, une improbable jumelle dont la cadette va parvenir à s'éloigner grâce à sa patiente et douce quête d'une vie réelle, et bien à elle, en créant sa propre famille.

Elle tourne la page de son enfance schizophrène après que Pierre-Paul l'eût invitée à visiter la maison de l'avenue Lorne, là où il a vu Charlie pour la dernière fois. Ils en profitent pour mettre en perspective leurs souvenirs magnifiés par l'énigmatique disparition de Charlie. Ils constatent alors qu'ils ne peuvent briser la prison de verre dans laquelle le destin les a enfermés, mais dont ils ont enfin apprivoisé les conséquences.

Tout baigne ici dans le climat propre à chacune des trois parties de l'histoire. Stéfani Meunier réussit même à superposer ces ambiances comme si le temps coulait à travers les pages du livre pour créer une unité indispensable aux aventures qui se déroulent sur une trentaine d'années.

☆☆☆ ½

DANY LAFERRIÈRE

Journal d'un écrivain en pyjama

Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Chronique », 2013, 320 p., 24,95 \$.

La réalité : une usine à fiction

« Ceci est une chaise », me dit-on en me montrant un accordéon, et moi de répondre : « Je suis un écrivain japonais. » Ce jeu se nomme Babel et il a été inventé dans une tour si haute qu'on en perdait son langage. Or, quand Dany Laferrière dit qu'il hésite à définir son *Journal d'un écrivain en pyjama* comme un roman ou un essai lyrique, je le crois.

Un roman ? Oui, il y a un narrateur (l'écrivain), un sujet (l'écriture) et un lecteur (vous et moi). Je suis d'accord, car son approche est moins aride que, parfois, celle de l'essai classique. Cela séduira



DANY LAFERRIÈRE

sûrement les gens qui se découvrent soudainement une envie irrésistible d'écrire, la confondant avec un talent littéraire. Hélas ! l'écriture thérapeutique, c'est une manière de faire payer aux autres des honoraires professionnels qu'on ne peut s'offrir.

Lire, lire et encore lire

Revenons à ce livre où un auteur raconte, en brèves séquences, tous les aspects du processus menant à l'écriture d'une fiction. Déjà, dans cette façon de faire, on reconnaît le caractère littéraire dominant chez Laferrière, son art de raconter par petites touches de mots, de phrases, de paragraphes, de chapitres ou de séquences, ici numéro de 1 à 202, sans oublier les I à VIII de l'avant-propos intitulé « La promesse du premier roman ». Selon moi, c'est la spécificité de son style, mais aussi un trait de plume des Amériques du ^{xxi}e siècle, loin de l'Europe de Balzac ou de Proust.

Parmi le florilège de remarques, observations, critiques, commentaires et *tutti quanti* sur les mille et un aspects du travail de l'écrivain, Dany Laferrière s'observe lui-même exerçant ce métier, son premier *credo* étant le devoir de lire, de lire et encore de lire. Plus un écrivain fréquente ses semblables, plus il accumule un bagage qu'il s'appropriera et dont ses textes profiteront. J'aime bien quand l'auteur remarque qu'il serait bien que ceux dont l'outil de base se résume aux vingt-six signes de l'alphabet et aux lois de la grammaire poussent la curiosité jusqu'à éplucher le dictionnaire, engrangeant ainsi un matériau dont ils auront acquis les secrets intimes.

« Vécire »

Une autre réflexion que je retiens, c'est de ne pas avoir peur de s'inspirer de tout ce qui nous tombe sous la main au quotidien : d'une balade dans une ville achalandée à une errance dans un boisé désert ; d'un souvenir d'enfance dont on ne sait plus bien si nous l'avons vécu ou si on nous l'a si souvent raconté qu'il est devenu nôtre ; du passage d'un livre ou d'une séquence de film qui nous ont ennuyés ou émus, etc. Écrire, c'est en quelque sorte butiner dans toutes les alvéoles de la mémoire.

À mon avis, l'ultime conseil que « l'écrivain en pyjama » donne à tout auteur en devenir, c'est d'écrire simplement en éliminant l'accessoire qui, même si les mots pour le décrire ravissent, n'apporte rien à la trame du récit. Cela nous ramène aux lectures qu'il faut faire en abondance pour que grandisse en nous l'émotion des mots. D'ailleurs, tout du *Journal d'un écrivain en pyjama* reflète l'émotion et la passion qui animent leur auteur, lequel, on s'en souvient, avait promis cet essai lyrique en forme de roman libre à son neveu qui l'interrogeait sur son métier d'écrivain et l'art de le pratiquer.